

Numéro 61-6, 2006  
**Annales**  
*Histoire, Sciences Sociales*

**Jean François Billeter**

*Contre François Jullien*

Paris, Allia, 2006, 122 p.

Les sinologues français regrettent parfois que leur confrère le plus connu du grand public soit François Jullien. En effet, si celui-ci fait preuve d'imagination et de talent, ses écrits pèchent par une grande désinvolture de l'histoire, des réalités sociales, et des sources. L'excellent pamphlet du sinologue genevois Jean François Billeter met en évidence ces aspects problématiques, en particulier dans ses derniers ouvrages. On notera que J. F. Billeter ne s'adresse pas en priorité aux sinologues, mais au grand public trop facilement séduit par la vision de la civilisation chinoise proposée par F. Jullien : celle d'une Chine immuable, radicalement « autre » mais parfaitement intelligible – en réalité rendue faussement intelligible par un usage sélectif, simpliste et anhistorique des textes chinois.

Deux aspects de la critique de J. F. Billeter sont particulièrement importants. Premièrement, il montre que la démarche de F. Jullien s'inscrit dans une tradition intellectuelle mise en place par les jésuites, reprise par les penseurs des Lumières, puis par une partie des intellectuels chinois eux-mêmes au XX<sup>e</sup> siècle : celle d'auteurs qui ne s'intéressent pas à la Chine pour elle-même, ne cherchent pas à en donner un tableau fidèle, mais en proposent une vision réductrice et tranchée, pour des raisons stratégiques. Au XVIII<sup>e</sup> siècle par exemple, les penseurs des Lumières avaient besoin d'un monde de mandarins éclairés et philosophes à opposer à la monarchie française et à la hiérarchie catholique. De manière analogue, si la Chine simpliste de F. Jullien séduit certains intellectuels français aujourd'hui, c'est que,

dans les mots de J. F. Billeter, sa vision d'une Chine philosophe et laïque « constitue le pendant imaginaire de l'élitisme républicain qu'ils pensent incarner ». La Chine réelle, la Chine historique, ne les intéresse guère, et elle n'intéresse pas non plus F. Jullien, qui sait bien où se trouve son public.

Deuxième critique, plus grave : F. Jullien pose un lettré philosophe soucieux d'ordre et d'harmonie, dans une Chine immuable. J. F. Billeter lui reproche d'oublier que « la » pensée lettrée apparaît à un moment précis de l'histoire de la Chine, et dans un but qui était beaucoup moins philosophique que politique : la pensée lettrée est une idéologie politique mise consciemment en place il y a quelque deux mille ans pour asseoir le despotisme impérial. J. F. Billeter suggère que F. Jullien ne commet pas seulement une faute critique, mais presque une faute morale. Le pouvoir en République populaire justifie de plus en plus son autorité au nom d'un « idéal » proche de l'idéologie impériale, en sacrifiant les libertés individuelles sur l'autel de l'ordre et de l'harmonie ; pour les avocats du régime, le gouvernement naturel et éternel de la Chine, ce serait le despotisme. Refuser à la Chine toute histoire, comme le fait F. Jullien, ne pas voir que la Chine a été et est capable de changement, oublier que le despotisme et la pensée lettrée qui l'accompagne sont historiquement datés, c'est involontairement se rendre complice d'un gouvernement et de ses propagandistes conservateurs, qui refusent toute idée de transition démocratique, parce qu'ils la jugent impossible, ou parce qu'ils ne la souhaitent pas.

Tout étudiant de la Chine sait que celle-ci a eu une histoire. Pour n'en donner qu'une preuve évidente, les femmes chinoises n'ont

pas toujours bandé leurs pieds. La Chine ancienne a par ailleurs produit des historiens, dont plusieurs ont manifesté une conscience aiguë du changement et des évolutions sociales. Pour en rester aux pieds bandés, le lettré Hu Yinglin (1551-1602) voit de manière correcte leur origine au X<sup>e</sup> siècle de notre ère, réfutant l'opinion, courante à son époque, selon laquelle la pratique était immémoriale ; il note le caractère arbitraire de cette mode. Zhao Yi (1727-1814) établit un lien entre les pieds bandés et la diffusion de la chaise dans l'Empire, vers la fin du premier millénaire : avant la chaise, les femmes se tenaient agenouillées sur le sol, assises sur leurs talons, position incompatible avec les pieds bandés. Un troisième lettré, Qian Yong (1759-1844), propose un véritable relevé ethnographique de la pratique, notant que, dans certaines régions, les femmes gardent les pieds plus grands, sans doute pour des raisons économiques : elles doivent travailler à la production de la soie et du coton. Qian Yong voit même un lien entre le déclin des dynasties et les pieds bandés – lorsque la pratique se généralise, la production économique s'en ressent (il n'est pas facile de travailler debout avec les pieds bandés), et l'Empire s'affaiblit. Intérêt pour la culture matérielle, conscience « genrée », souci de documentation ethnographique, critique sociale : on trouve chez ces personnages des idées remarquablement « modernes », et un indéniable sens de l'histoire. Ces exemples se trouvent dans le milieu même dont F. Jullien prétend se faire l'interprète, celui des « lettrés chinois », et son oubli de l'histoire n'en est que plus injustifiable.

L'étude d'où sont tirées ces informations sur les pieds bandés croise les disciplines et exploite à merveille les sources, pour proposer des pieds bandés un tableau détaillé, contrasté, soigneusement daté<sup>1</sup>. Dans le monde universitaire anglo-saxon, des travaux de ce type, avec une conscience de l'histoire et un usage raisonné des sources, textuelles ou autres, sont nombreux, et ce dans tous les domaines. En France, les études chinoises véhiculent parfois encore l'idée d'une Chine immuable, mais, dans la foulée de sinologues comme Jacques Gernet ou Pierre-Étienne Will, nombre de chercheurs allient sens de l'histoire, utilisation de sources variées et recours à d'autres disciplines (géographie, anthropologie, économie,

sociologie, etc.), pour proposer de la Chine et de sa culture un tableau complexe et contrasté, à mille lieues du cliché d'un monde éternel de lettrés philosophes. Pour ne donner que quelques exemples parmi bien d'autres, mentionnons des recherches sur l'histoire de la peine capitale en Chine (Laure Zhang), sur le tabou du bœuf dans l'alimentation chinoise (Vincent Goossaert), sur la marine ancienne (Paola Calanca), sur l'approvisionnement en eau dans les villes (Delphine Spicq), sur l'histoire de la pratique du *qigong* (David Palmer), etc.

Certains de ces travaux sont facilement accessibles, et on en recommandera la lecture au public nombreux de F. Jullien, après celle du stimulant pamphlet de J. F. Billeter. Ils y trouveront une Chine plus complexe, mais pas forcément plus difficile à comprendre – moins exotique peut-être, mais plus réelle, plus historique, que celle de F. Jullien.

NICOLAS ZUFFEREY

1 - DOROTHY KO, *Cinderella's sisters. A revisionist history of footbinding*, Hardcover, Philip A. Lillienthal Asian Studies Imprint, 2005.